

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Josée Yvon 1950-1994

Gaëtan Dostie

Number 75, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38208ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dostie, G. (1994). Josée Yvon 1950-1994. *Lettres québécoises*, (75), 15–16.

H O M M A G E

Merci, Victor Barbeau 1894-1994

IL Y A PEU DE TEMPS, JE RELISAIS UN PETIT LIVRE INTITULÉ *Le choix de Victor Barbeau dans l'œuvre de Victor Barbeau* (Les Presses Laurentiennes, 1981) et je constatais avec plaisir à quel point les textes réunis dans ce fascicule étaient toujours d'actualité.

Ils sont écrits avec élégance et force. Ils témoignent de ce que fut Victor Barbeau : un être lucide, exigeant et rigoureux.

Victor Barbeau aura été un bâtisseur. On sait l'intérêt qu'il a porté au mouvement coopératif alors que celui-ci commençait à peine à être connu. Il s'est engagé sans réserve dans cette cause.

Professeur à l'École des hautes études commerciales — la langue française étant sa principale préoccupation —, il a été l'un des fondateurs de la Société des écrivains et plus tard, en 1944, il a réuni autour de lui une quinzaine d'écrivains pour fonder l'Académie canadienne-française (qui se nomme maintenant Académie des lettres du Québec) dont il a été président pendant plus d'un quart de siècle.

En 1947, Victor Barbeau a fondé la revue *Liaisons* qui n'a malheureusement vécu que trois ou quatre ans. Cette revue littéraire était d'une très haute tenue, tant par la qualité des textes que par sa présentation graphique.

Victor Barbeau a porté l'Académie canadienne-française à bout de bras : il multipliait les initiatives, constituait des archives sur les écrivains et surtout montait des fichiers sur la langue à une époque où les pouvoirs publics se préoccupaient fort peu de cette question. Ces feuillets étaient expédiés aux écoles, aux institutions d'enseignement supérieur, aux services publics.

Victor Barbeau aura constitué, à lui seul, l'Office de la langue française avant que celui-ci ne soit créé officiellement. Dès 1955-1956, il insistait auprès du gouvernement du temps pour qu'un tel organisme fût mis sur pied.

Il a également constitué la Bibliothèque de l'Académie, très riche en dictionnaires et en ouvrages de référence et qui fait maintenant partie de la Bibliothèque de l'Université du Québec à Montréal.

On lui doit également la collection des *Cahiers de l'Académie canadienne-française* et diverses autres publications de prestige.

Il m'est donné depuis que j'ai accédé à la présidence de l'Académie de voir de près, en consultant les archives, tout le travail que Victor Barbeau a effectué durant ces nombreuses années.

Il n'a jamais, faut-il le répéter, que défendu la langue et la culture.

J'ai très peu connu Victor Barbeau : il était digne, élégant et parfois, il faut bien le dire, quelque peu distant. J'avoue que les rares fois où je lui ai parlé, j'ai été fortement impressionné par sa culture et sa personnalité.

Après mon élection à la présidence de l'Académie, il m'avait reçu chez lui, très dignement, pour répondre aux questions que je devais lui poser sur l'histoire et la petite histoire de l'Académie. Il ne sortait plus

guère de sa maison, mais il était au courant de tout ce qui se passait dans le monde littéraire. Il sentait bien que l'Académie évoluait mais jamais, à ma connaissance, il n'a tenté d'intervenir dans nos débats. Ainsi sont les véritables fondateurs d'institutions.

En 1987, quand l'Académie a créé un prix annuel pour l'essai, nous avons proposé que ce prix porte le nom de Victor Barbeau. Je lui ai écrit pour lui demander l'autorisation d'utiliser son nom et, quelques jours plus tard, il me téléphonait pour me dire à quel point ce geste l'avait touché. Il savait que nous allions, par d'autres voies et d'autres moyens, poursuivre l'œuvre qu'il avait entreprise en 1944.

Merci, Monsieur Barbeau.

Jean-Guy Pilon

Josée Yvon 1950-1994

TEL UN PAPILLON qui se brûle les ailes à la lampe allumée, Josée Yvon dans sa quête de l'incandescence des milieux interdits, sa fraternité avec la fange d'une société, son ivresse jusque dans les extrêmes du plaisir, a brisé son miroir et elle est redevenue l'étoile de la fée...

Bien avant son entrée remarquée en littérature avec ses provocantes *Filles-commandos-bandées* en 1976, elle était la superbe compagne de Denis Vanier. Son apparition aux fameuses «Rencontres de la Contre-culture», aux débuts des années soixante-dix, m'est restée comme un moment inoubliable. Le rebelle Vanier y découvrait la tendresse et la passion elle-même. Une fille d'une rare beauté, une féline doublée d'un esprit supérieur. Autant Vanier inquiétait, autant Josée était la séduction même.

Elle terminait des études théâtrales à l'Université du Québec à Montréal : elle fut une grande interprète de la vie. Alors que Vanier me semblait le révolté, elle incarnait la révolutionnaire, la radicale. Sa solidarité avec les femmes d'abord, les plus démunies, les plus marginales, les plus survoltées, les plus libres, firent grand éclat dans le conformisme littéraire d'alors. Sa sincérité, sa soif d'ivresse nous émouvaient; son imaginaire et ses phantasmes nous bouleversaient. Avant elle, qui, sinon Vanier lui-même, avait donné voix aux prostituées, aux gogo-boys, aux junkies et autres tatoué(e)s du Tout-Montréal de la nuit ? Le rituel de la dérogation atteint dans son œuvre un paroxysme tout aussi envoûtant qu'irrépressible...

Comme une solidarité, une osmose avec le monde de son écriture, Josée Yvon est emportée par le mal de cette fin de siècle : le sida... Pour avoir vécu un drame pareil (mon compagnon, né lui aussi en 1950, en est mort en 1992), j'imagine avec effroi autant sa douleur, sa révolte jusqu'à la lucidité et la sérénité de ses derniers jours.

Puisse son compagnon de toujours trouver ici l'expression de ma grande compassion et le courage de défier le temps !



L'avons-nous assez accueillie vivante ? Elle nous laisse, face aux interdits, une œuvre transgressive qui donne à aimer !

Gaëtan Dostie



Josée Yvon, kamikaze

Elle s'en est allée, celle dont les violences écrites tranchaient la poésie avec des lames ou des aiguilles.

TROUBLANTE DISPARITION DE CELLE QUI SAVAIT la douleur d'aller au bout d'elle-même, d'en dire sans concession les radicales transgressions, sans rien cacher, tout en crachant, tout en brisant les moindres conventions, parce qu'il le fallait, parce que là était pour elle sa propre poésie, confondue souvent avec la vie même, comme si l'exploration des territoires interdits allait ouvrir et le corps et le langage à l'ultime nécessité. J'étais à Paris quand j'ai appris la disparition de la poète. J'aurais tout aussi bien pu être ailleurs, mais le hasard a fait que c'est là que la mort s'est annoncée. Et j'aurais voulu relire, tout de suite, dans une espèce d'urgence insondable certains de ses livres, réentendre cette voix qui m'a toujours si profondément touché. Or, de ses livres, là-bas, je n'en avais pas ; je ne voyais devant moi qu'une tablette vide, elle aussi, où elle n'était pas, où elle n'était déjà plus. Ce manque des livres, de la parole aimée, des textes si souvent commentés m'a troublé comme un signe faste de ce qui là avait commencé de disparaître. Et juste avant que le silence qui engloutit si souvent les œuvres ne se couche sur tous ses brûlots — pour parer justement à ce gouffre lassant et effroyable qui oblitère si souvent le travail de toute une vie —, il m'a semblé pertinent d'en écrire encore quelques mots, d'ajouter un petit texte en passant pour dire l'importance pour moi de cette violence déchirée, écorchée, pour redire toute la force que me semblent contenir ses livres où la misère des femmes est sans relâche tatouée au papier d'imprimerie, où la réclusion, l'alcool, la drogue, le corps brisé, l'acharnement à trouver la rose, la fleur dans la moindre ruelle ne cessent d'être convoqués comme toutes les sanies ou les déjections, parce que le corps de langage se fait aussi entendre par là. *Otage* ou *Kamikaze* ou *Fille commando*, chaque figure insolente et extrême aura su donner aux lettres québécoises son visage radical d'une modernité tout américaine, dans un langage inouï au cœur duquel rien de la violence n'était ignoré, ni aucun mot tabou, ni le scalpel rouge du sang vif, ni les humeurs du corps sali, ni les lits problématiques où l'amour côtoie si souvent l'abjection. Mais la pertinence de Josée Yvon tiendra peut-être plus longtemps que le souffle passager de sa propre vie, va peut-être durer encore un peu parce qu'elle est révélatrice, sans aucun fard, tout empreinte de la seule vérité que toute œuvre digne de ce nom tend à rejoindre, c'est-à-dire l'insolence d'un style, d'une force intrinsèque qui la rend irremplaçable. Josée Yvon est morte aveugle, elle qui espérait l'été encore, qui ne pouvait plus lire qu'une heure par jour dans l'étonnement de tous ces livres dorénavant intouchables. Josée Yvon aura perdu la vue tant sa vie l'aura menée au bout d'elle-même, jusqu'à être privée aussi des mots imprimés, du lieu qui l'avait sollicitée encore et toujours. Josée Yvon aura couru les mille morts de

cette création absolue qu'elle aura voulu faire sienne, dans la déraison et au cœur de la provocation. Je rends hommage à cette vivacité toute belle de celle qui m'aura donné des joies immenses parce que ses textes me dérangeaient profondément, parce que je crois encore à cette œuvre bouleversante dans ce qu'elle ne s'est jamais reposée sur des données banales ou calmes ou faciles. Sa force est ailleurs, dans ce qu'elle aura su décaper des lieux de discours tranchés, mortels.

Hugues Corriveau

Auguste Viatte 1901-1993

AUGUSTE VIATTE, L'INFATIGABLE VOYAGEUR, franchissait le 21 novembre 1993 l'ultime frontière.

Décédé à Paris, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, le professeur Viatte, ainsi qu'on le nommait respectueusement, a été l'un des principaux découvreurs de la littérature québécoise en France, l'un des premiers artisans et, jusqu'à la fin, l'un des grands animateurs de la francophonie. Mis à part Virgile Rossel qui publia, en 1895, une *Histoire de la littérature française hors de France* et Charles ab der Halden qui, en 1904 et en 1907, signa, en France, les deux premiers ouvrages critiques entièrement consacrés à ce qu'on appelait alors la littérature canadienne-française, Auguste Viatte fut le premier universitaire européen à ouvrir, de façon méthodique et rigoureuse, le champ des études francophones.

Son maître-livre, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, publié conjointement en France et au Québec par les soins des Presses universitaires de France et des Presses de l'Université Laval en 1954, se verra enrichi en 1971 d'une *Anthologie littéraire de l'Amérique francophone* (ouvrage publié cette fois par le CELEF de l'Université de Sherbrooke). Si l'intérêt pour les littératures d'expression française paraît aujourd'hui une chose acquise, il n'en était pas de même au début des années cinquante. Le professeur Viatte frayait alors dans du neuf. Refaisant avec minutie et intelligence le parcours historique de la constitution des littératures québécoise, louisianaise, haïtienne, des Antilles françaises (Martinique et Guadeloupe) et de la Guyane française, il donna à l'étude systématique de ces corpus ses lettres de noblesse.

Auguste Viatte fut un infatigable voyageur et un découvreur de premier ordre à qui la littérature québécoise, en particulier, doit beaucoup. Aussi faut-il savoir gré à la direction de *Lettres québécoises* de venir briser l'étonnant silence qui, au Québec, a entouré le décès de ce grand pionnier, ce « passeur de frontières » comme l'écrivait si justement la romancière Andrée Chédid.

Pour la mémoire oublieuse, rappelons que, après avoir enseigné au Hunter College de New York (1925-1933), il devint titulaire de la chaire de littérature française à l'Université Laval de 1933 à 1949 aux côtés de M^{sr} Camille Roy, alors titulaire de la chaire de littérature canadienne-française. Auguste Viatte eut comme étudiants Luc Lacoursière et Anne Hébert, pour laquelle il conserva jusqu'à la fin de sa vie la plus vive admiration et la plus grande amitié.

Ainsi qu'il me le disait au cours des entretiens qu'il m'accorda à son domicile de la rue Cardinal-Lemoine en 1990 et en 1991, sa découverte de la littérature québécoise remontait à son arrivée à